

Der Büchertisch = Lectures

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizer Münzblätter = Gazette numismatique suisse = Gazzetta numismatica svizzera**

Band (Jahr): **7-9 (1957-1960)**

Heft 25

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

seine alten Beinamen Lykegenes, Lykios sowie seine Geburtslegende von Araxa anzu-
deuten», schrieb der Herausgeber dieser Zeitschrift vor einigen Jahren in seiner Studie
über «Die Löwen des Apollon»¹⁷. Dort erwähnt er auch ein Kultbild des Apollo mit
einem Löwen aus klassischer Zeit, von dem uns vielleicht ein Nachklang in einer römischen
Kopie in der Villa Albani zu Rom erhalten ist; man hat es mit einer Nachricht bei
Clemens von Alexandrien (Protr. IV: 47, 4) in Verbindung gebracht, nach der zu
Patara in Lykien ein solches klassisches Bildwerk des Phidias, oder vielleicht wahrschein-
licher von der Hand des Bryaxis, gestanden habe. Cahn hat in jenem Aufsatz indessen
die nicht rein griechischen Denkmäler Lykiens und Cyperns nur gelegentlich gestreift.
Unser Münztyp mit der Löwenmaske, den antithetischen Tiergruppen, den solaren Sym-
bolen, vor allem aber das Haupt des Sonnengottes selbst, auf der Vorderseite mehrerer der
Kleinmünzen¹⁸, dürfte jedoch bestätigen, wie stark der Löwe als Sonnentier zum solaren
Aspekt des lykischen Apollokultes gehörte, hier im Osten selbst dann noch, als dieser
Aspekt im Mutterlande und im griechischen Westen schon mitunter in Vergessenheit ge-
raten und anderen, uns geläufigeren Apollosymbolen gewichen war. In Lykien war das
Löwenbild, auch in phantastisch-unwirklicher Form, noch ein lebendes Symbol für das,
was Cahn den solaren Aspekt des Gottes genannt hat. Vieles scheint sogar dafür zu spre-
chen, daß der uralte östliche Sonnengott von hier aus seinen Siegeszug in die Götterwelt
der Griechen angetreten hat.

¹⁷ H. A. Cahn, *Museum Helveticum*, Vol. 7, 1950, S. 197.

¹⁸ *Traité II*, 2 nos. 445—448, Pl. CII, 17—20.

DER BÜCHERTISCH · LECTURES

Édouard Will. De l'aspect éthique des origines grecques de la monnaie. *Revue Historique*, t. CCXII, 1954, p. 209—231.

L'A. examine les explications modernes de l'origine de la monnaie: le point de vue du rationalisme économique, qui veut que la monnaie, de par ses origines et sa préhistoire, soit un instrument essentiellement commercial; le point de vue sociologique, pour qui ce sont par exemple les exigences du culte qui ont donné naissance à l'estimation des biens, aux notions de rétribution et d'acquiescement, etc... Par une analyse approfondie de deux textes d'Aristote (*Politique* 1257, a—b, et *Ethique à Nicomaque*, V, 5, 6 et sqq.), l'A. montre l'incertitude de la pensée grecque elle-même en ce qui concerne ce problème: la monnaie est considérée tantôt comme un produit des nécessités commerciales, pourvu d'une valeur réelle, intrinsèque, tantôt comme un instrument de justice sociale, permettant une appréciation équitable d'un acte ou d'un bien, et n'ayant alors qu'une valeur fonctionnelle, nominale. Le besoin d'une mesure reconnue de tous et garantissant la justice dans les relations sociales était déjà exprimé par Hésiode quelque cent ans avant la création de la monnaie. L'auteur termine en étudiant le sens des mots *nomos* et *nomisma*, et conclut que si l'aspect commercial de la monnaie en a tout de suite masqué l'aspect moral,

celui-ci n'a pas cessé de préoccuper les philosophes grecs. *G. Le R.*

[Ces considérations sont reprises dans la *Revue Numismatique* 1955, p. 5-23.]

Édouard Will. *Korinthiaka*, Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe des origines aux guerres Médiques, Paris 1955.

Nous signalerons trois passages particulièrement importants en ce qui concerne le monnayage corinthien:

^{1°} Etude de la chronologie de Phidon d'Argos, p. 344—357. Les documents littéraires et archéologiques sont très commodément rassemblés. L'A. place (avec des réserves) la mort de Phidon après 650 et continue de lui attribuer la création du monnayage éginète ca. 650, contre l'opinion de W. L. Brown (*Num. Chr.* 1950). On regrette que l'étude d'E. S. G. Robinson (qui donne d'excellentes raisons pour ne pas placer les premières monnaies d'Egine avant 625, *J. H. S.* 1951) ne soit pas mentionnée.

^{2°} Les débuts du monnayage corinthien, p. 488—502. L'A. envisage d'abord le problème de la date, montrant les difficultés de trouver un point de repère assuré. Il considère que l'attribution de l'initiative monétaire aux tyrans est vraisemblable. Penchant pour une chronologie basse des Cypsélides (ca. 620—550), il serait

tenté, sur divers indices, d'attribuer cette initiative à Cypsélos dans les premières années de son règne. Il considère ensuite l'étalon et les divisions du système corinthien, puis consacre quelques pages fort intéressantes à « la monnaie et la cité », où il cherche notamment à se représenter comment se fit la mise en circulation des espèces, comment fut lancée la première émission : les hypothèses qu'il propose méritent d'être méditées.

3^o Les colonies adriatiques et la route de l'argent, p. 532-538. Cherchant à préciser les raisons de l'emplacement des colonies adriatiques, Apollonie et Epidamne, l'A. refuse de prêter aux Cypselides des vues trop étendues, comme celle de contrôler une « Via Egnatia » avant la lettre (ce que la fondation de Potidée, à l'autre extrémité du parcours, a pu faire supposer à certains). D'autre part, Epidamne et Apollonie n'ont pas servi à approvisionner l'Illyrie en produits corinthiens. Leur emplacement est commandé par l'existence de gisements argentifères en Illyrie : leur fondation paraît en effet contemporaine des débuts du monnayage corinthien, et c'est d'Illyrie que Corinthe a tiré son approvisionnement en métal précieux. Des colonies plus méridionales jalonnaient cette route, et assuraient le passage à la fois par mer (Leucade, Corcyre, solution normale) et par terre (Anactorion, Ambracie, en cas de nécessité, quand Corinthe avait des démêlés avec Corcyre).

G. Le R.

Daniel Schlumberger. L'Argent Grec dans l'Empire Achéménide, A propos d'un trésor d'époque perse découvert à Caboul (trouvaille du Tchaman-i Hazouri). Paris 1953, 64 pages, 5 planches. (Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan, t. XIV : Trésors monétaires d'Afghanistan.)

Le point de départ de cette étude est un trésor découvert à Caboul en 1933, et décrit p. 31-45 (Appendice I). Les monnaies se répartissent en 3 groupes : 1^o monnaies importées du monde grec, a) non-athéniennes (30 pièces, d'Égine, Mélos, Corcyre, Acanthe, Thasos, Lampsaque, Érythrées, Chios, Samos, Cnide, ville de Lycie, Aspendos, Sidé, Célenderis, Soles, Tarse, Mallos, Paphos, Citium, Salamine), b) athéniennes (33 tétradrachmes avec l'œil d'Athéna figuré de face + 1 imitation avec l'œil de profil), c) monnaies royales achéménides (8 sicles) ;

2^o monnaies indigènes : 14 barres poinçonnées (considérées comme indiennes, mais pouvant être originaires des provinces orientales de l'empire perse) et 29 monnaies d'une espèce nouvelle (grecques en particulier par leur forme et la technique de leur frappe, mais se rapprochant des barres poinçonnées par leurs motifs et leur poids, elles constituent un groupe fort original, dont l'étude a été reprise par A. D. H. Bivar, Num. Chr. 1954, p. 163-172 : les motifs seraient des contremarques orientales appliquées le plus souvent sur les flans réutilisés d'anciennes mon-

naies grecques ; cette pratique serait à l'origine des barres à poinçons multiples de l'empire Maurya) ;

3^o « fragments divers », dont l'un porte des caractères cunéiformes d'écriture élamite (pl. V, 12 ; cf. Num. Chr. 1954, p. 173-176).

Les monnaies grecques du trésor s'échelonnent du début du VI^e siècle à la fin du Ve siècle. La présence d'un tétradrachme imité d'Athènes où l'œil d'Athéna est de profil empêche de placer l'enfouissement du trésor avant 380, mais une date sensiblement plus basse est improbable.

La composition du trésor est instructive. Deux faits essentiels sont mis en valeur : a) la diffusion dès l'époque achéménide de monnaies d'argent grecques jusqu'à un point aussi oriental de l'empire perse ; b) le grand nombre de monnaies grecques (64 tétradrachmes ou statères) comparé au petit nombre de monnaies du Grand Roi (8 sicles). Une enquête menée par l'A. (p. 6-12) sur 44 trésors découverts dans l'empire achéménide et enfouis jusqu'à la fin du règne d'Alexandre (pour la justification de cette limite inférieure, cf. p. 6, n. 2) montre que cette relation de l'argent grec à l'argent perse, loin d'être exceptionnelle, est au contraire caractéristique de la circulation monétaire dans l'empire : à l'inverse de ce que l'on admet généralement, la monnaie d'argent du Roi n'y tient qu'une place très accessoire.

Ce fait curieux est expliqué par la structure du monnayage impérial : (p. 12-16). Darique et sicle ont été créés à la même époque (fin du VI^e ou début du Ve siècle). Mais tandis que la darique, monnaie d'or, est unique en son genre (réserve faite des statères lydiens qui circulent encore), et se répand hors de l'empire, le sicle, monnaie d'argent, frappé seulement en Anatolie pour des besoins précis (p. ex. paiement de mercenaires grecs), n'est en Perse qu'une monnaie de plus parmi les monnaies étrangères, et ne peut être en aucune façon tenu pour « la monnaie d'argent de l'empire ».

L'A. étudie alors la circulation de l'argent grec dans le royaume achéménide (p. 16-24). Notons tout de suite que cet argent monnayé n'est accepté, comme dans tout le monde « barbare », que pour sa valeur de lingot contrôlé par la pesée (ce qu'indique la présence des « fragments divers » du trésor), et si tel type (comme les « chouettes » athéniennes) est particulièrement recherché, c'est parce qu'il garantit un bon aloi. Jusqu'en 425 environ, l'argent, frappé uniquement dans le monde grec (par des villes, des dynastes, par le Grand Roi lui-même), se répand dans l'empire à partir de deux sources principales : la région attico-saronique (Égine, puis Athènes), et les cités grecques d'Anatolie, de l'Hellespont à Chypre, qui se chargent également de redistribuer les monnaies du district thraco-macédonien. Après ca. 425 apparaissent dans l'empire de nouveaux monnayages, œuvre de

monnayeurs non-grecs, mais inspirés presque toujours par des modèles grecs (imitations d'Athènes, émissions satrapales, monnayages phéniciens, etc.). Ces innovations, qu'explique « le tarissement partiel des sources grecques originales, notamment de la source athénienne, dû à la guerre du Péloponèse » (p. 22), ne modifient pas de façon sensible la situation antérieure : les traditionnelles monnaies d'Égine, d'Athènes, etc., restent indéfiniment en circulation, et sont toujours les plus demandées, comme en témoignent les trésors du IV^e siècle. Bref, jusqu'à la conquête d'Alexandre, la plus grande partie du territoire perse demeure, « dans une très large mesure, une contrée sans monnaie propre, une contrée où les monnaies circulent toutes, mais ne circulent que pour leur valeur de lingot » (p. 26 ; on comparera les brèves réflexions d'E. S. G. Robinson, *Iraq XII*, 1, 1950, *A Silversmith's Hoard from Mesopotamia*, p. 51).

Replacé dans ce contexte, l'œuvre d'Alexandre est clairement définie (p. 26-30) : « il a voulu doter d'une monnaie d'argent acceptable comme telle un empire qui n'en avait pas, et, ce faisant, étendre l'usage de la monnaie d'argent comme telle (et non comme lingot) au territoire entier de cet empire » (p. 27). Des réformes profondes étaient donc nécessaires : retirer de la circulation les monnaies plus anciennes, adopter un étalon unique, créer des types et une légende d'empire. Si, faute de temps, ces mesures n'ont eu qu'un effet partiel pendant le règne d'Alexandre, elles donneront des résultats décisifs à l'époque hellénistique.

Dans les deux derniers paragraphes (p. 30), l'A. expose en quelques phrases ses principales conclusions, qui résument vigoureusement une étude d'une lecture passionnante, où l'on est sensible à la force du raisonnement et à la richesse de la documentation.

Les cinq Appendices qui accompagnent cet exposé ne sont pas moins importants : description du trésor (App. I) ; étude critique du trésor de l'Oxus (App. II) ; description d'une fraction du trésor de Malayer, Iran (App. III) ; une autre fraction de ce même trésor est publiée par E. S. G. Robinson, *Iraq XII*, 1, 1950, p. 44-55, cf. ci-dessus ; description de deux trouvailles de sicles médiques (App. IV) ; enfin, dans l'App. V (p. 58-62), sont étudiés plusieurs groupes de monnaies : certains tétradrachmes au nom d'Alexandre (tête de Zeus/aigle), tétradrachmes imités de la darique, pseudo-athéniennes de poids non-attique, attico-macédoniennes, monnaies de Sôphytès, lingots à poinçons multiples de l'Inde, certaines séleucides de Bactres. L'A. pense que ces diverses séries sont frappées d'après un seul étalon, celui que Philippe II avait choisi pour ses monnaies d'argent. Les deux premiers groupes auraient été émis en Asie-Mineure par Alexandre ou ses lieutenants avant la création de la monnaie d'empire ; les trois groupes suivants, frappés en Iran, montre-

raient également l'influence de l'étalon de Philippe, même après la réforme d'Alexandre, et cet étalon aurait pu déterminer aussi le poids des lingots à poinçons multiples de l'Inde, qui, à leur tour, auraient provoqué l'apparition du petit groupe des séleucides de Bactres de poids non-attique (E. T. Newell, *ESM*, p. 233-234). Cette thèse ne manque pas de soulever des objections : la date des séries envisagées est-elle toujours sûre ? et l'étalon employé est-il vraiment dans tous les cas celui de Philippe ? (cf. G. K. Jenkins, *Num. Chr.* 1953, p. 171-172). Quoi qu'il en soit, on sait gré à l'A. d'avoir éclairé cette question complexe par des réflexions pénétrantes, et d'avoir proposé de la circulation monétaire dans l'empire des Achéménides, puis d'Alexandre, un tableau aussi suggestif et enrichissant. *G. Le R.*

Alfonso de Franciscis. Note all'Acrolito di Cirò. *Mitt. d. Deutschen Archäol. Inst. Röm. Abt.*, Bd. 63, 1956, S. 96-101 mit Taf. 45-48.

Bei der stilistischen Einordnung und Datierung des bekannten Akroliths von Cirò (vgl. P. Orsi in «*Atti e Memorie della Magna Grecia*» 1932) S. 7 ff. verwendet der Verf. u. a. auch die phidiasisch beeinflussten Athenaköpfe der Münzbilder von Sybaris und Thurium nach 446 v. Chr. und bildet Taf. 47, 1 ein schönes Exemplar der letztgenannten Prägung in wohlgeglungener Vergrößerung ab. *W. Schw.*

Louis Robert. *Hellenica X.* Paris 1955.

Bien que l'auteur fasse constamment appel dans son livre au témoignage des monnaies, les limites imposées à ce compte-rendu obligent à signaler seulement les chapitres où l'accent est mis sur des problèmes de numismatique.

Cb. II : Monnaie de Thibron, p. 167-171. L'A. commente la monnaie en bronze (tête d'Héraclès imberbe coiffé de la peau de lion/ΘΙΒΡΩ entre fer de lance et massue) de Thibron (322 av. J. C.), publiée par E. T. Newell, *NNM* 82, 1938, p. 3-11. Newell rappelait une autre monnaie de bronze (tête d'Athéna/même revers que la précédente) signalée par Pellerin et classée par lui à Thibros de Thessalie. La monnaie, décrite encore par Mionnet, n'avait plus réapparu. L. Robert l'a retrouvée au Cabinet de Paris parmi les bronzes de Carie : le revers est du même coin que celui de la monnaie Newell et il s'agit bien d'un deuxième exemplaire du monnayage de Thibron.

Cb. IV : Monnaies d'Olympos, p. 178-187. Des monnaies de bronze ayant au D. une tête d'Athéna coiffée du casque corinthien, au R. un foudre ailé avec la légende Ὀλυμπηνῶν ou Ὀλυμπιανῶν ont été classées à Olympos de Lycie, bien que leurs types n'eussent aucun rapport avec ceux des monnaies d'argent de cette ville. L'A. montre qu'il faut attribuer ces monnaies de bronze à Olympos d'Eolide, connue dès 1891 par une inscription (trouvée à Yéniköy, site de la ville an-

tique) donnant le texte d'un traité entre Olympos et sa voisine Aigai. Une des monnaies de bronze a été recueillie dans ce secteur, et leurs types s'accordent parfaitement avec ceux des villes éoliennes qui entourent Olympos.

Cb. V : Villes et monnaies de Lycie, p. 188 à 222. L'A. prouve que Tymnessos, placée par A. H. M. Jones en Lycie, est bien une ville de Carie, et n'a rien de commun avec Tyberissos (orthographiée à tort Tybenissos par Jones). Il étudie ensuite le monnayage impérial des villes lyciennes (dont les émissions urbaines appartiennent au règne de Gordien III) et rectifie de nombreuses erreurs de lecture ou d'attribution (à propos d'Araxa, de Korydalla, de Podalia, d'Isinda). Il publie des monnaies nouvelles d'Arneai et de Kandyba.

Cb. VII : Inscriptions mal classées, 3. Démétrios de Thyatire, p. 245–247. L'A. réfute l'opinion de M. Grant, selon laquelle un Démétrios d'Illion, qui apparaît comme monétaire sur les monnaies de cette ville, serait identifiable avec un C. Julius Démétrios « de Thyatire » : l'inscription qui nomme ce dernier ne vient pas de Thyatire, mais d'Egypte.

Cb. IX : Inscriptions, des Dardanelles, I. Monument de Lysimacheia, p. 266–271. L'A. publie une pierre très intéressante du musée de Stamboul : « cercle de marbre blanc, brisé en haut, d'un diamètre de 33 cm » qui porte en relief une massue et de part et d'autre l'inscription [ΒΑΣΙΛΕΩΣ] ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Ce monument reproduit donc le revers d'un groupe de monnaies de Philippe V et constitue « un souvenir de la domination passagère de Philippe V sur Lysimacheia » (202-début 198), déjà attestée par une inscription. A. Mamroth, *ZfN*, 1930, place les monnaies avec ce type de revers à la fin du règne de Philippe V (de 186 à 179), mais ce classement n'est peut-être pas définitif. G. Le R.

H. H. von der Osten. «Die Welt der Perser». Große Kulturen der Frühzeit. Herausgegeben von Th. Bossert. Zürich 1956. 300 S., 118 Tafeln u. Übersichtskarte.

In diesem populär gehaltenen und — wie die übrigen Bände dieser Reihe — mit prächtigen Tafelillustrationen ausgestatteten Überblick über die Geschichte des Perserreiches, von der Einwanderung der Indoiranier an bis zu den Sassaniden, verwendet der Verf. auch Münzbilder zur Illustration seiner spannend zu lesenden Darstellung: Auf Taf. 68 ist — wohl zum ersten Male in einer nicht numismatischen Publikation — das 1948 von E. S. G. Robinson als frühestes Individualbildnis der griechischen Kunst identifizierte Satrapentetradrachmon des Tissaphernes in wohlgelegener und besonders eindrucksvoller Vergrößerung reproduziert, neben einem Dareikos und der Rs. einer Tetradrachme des Bagates I. (alle im Brit. Museum). Ferner Taf. 92 vergrö-

berte Münzbilder der parthischen Herrscher Mithradates I., Phraates II., Orodes II. und Artabanus V. (alle New York, Am. Num. Society) und Taf. 105 drei sassanidische Münzen des Bahram II., Ardaschir I. und Shapur III. W. Schw.

Earle R. Caley. Chemical Composition of Parthian Coins. Numismatic Notes and Monographs No 129. New York 1955.

Die chemische Zusammensetzung von Münzen ist nicht nur im allgemeinen sehr wichtig, für parthische Münzen ganz besonders, da sie das hauptsächlichste archäologische Material dieses Reiches darstellen und uns nicht nur Kenntnisse über die recht dunkle Münzgeschichte, sondern auch über die noch dunklere Wirtschaftsge-
schichte geben können.

Dem Verfasser liegt vor allem daran, den Feingehalt der Silbermünzen mittels der zerstörungsfreien Bestimmung des spezifischen Gewichtes (spez. Gew.) zu ermitteln. Die untersuchten Münzen, gegen 200 Stück, stammten z. T. aus dem Handel, zum allergrößten Teil aus einem 1923 in der Nähe von Täbris gemachten Funde.

Es werden genaue Arbeitsmethoden, sowohl zur quantitativen chemischen Analyse wie auch zur Bestimmung des spez. Gew., mitgeteilt, unter Einbezug der bisher untersuchten parthischen Münzen und der einschlägigen, allgemeinen Literatur der letzten rund 100 Jahre.

Auf all die vielen, sehr interessanten chemischen Einzelheiten, die diese Untersuchungen gezeigt haben, kann hier nicht näher eingegangen werden; nur einige, wesentlich scheinende, Punkte mögen kurz erwähnt werden. Bei den Drachmen schwankt der Silbergehalt zwischen 94–42%; es ist aber nicht so, daß anfangs der höchste und am Ende des Partherreiches der geringste Gehalt anzutreffen wäre. Beim selben Herrscher können seine Prägungen große Schwankungen aufweisen. Keine parthische Münze hat den hohen Silbergehalt griechischer Drachmen oder römischer Denare bis in die Kaiserzeit. Der Goldgehalt ist durchschnittlich 0,3%, was für altes Silber allgemein ist. Die Hauptverunreinigung ist das Kupfer 5–52%, daneben kommen noch andere Metalle vor. Ganz schlecht ist der Feingehalt bei den gleichzeitigen Tetradrachmen; er sinkt mit der Zeit dermaßen, daß der Gehalt an Silber nicht größer ist als in einer Drachme.

Auch 12 parthische Bronzemünzen wurden untersucht, sie zeigen nichts Abnormales, der Bleigehalt ist hoch, aber immer noch geringer als derjenige der Bronzemünzen der umliegenden Staaten.

Das Hauptanliegen des Verfassers war es, den Ursachen nachzugehen, die eine Umrechnung des Feingehaltes aus dem spez. Gew. stören oder verunmöglichen. Aus dem spez. Gew. auf den Feingehalt zu schließen ist nur erlaubt, wenn die Legierung aus nur 2 Komponenten besteht, nicht

aber, wenn 6–7 Metalle vorliegen. Daher ist bei Billonmünzen diese Methode unbrauchbar.

Der Zustand des Metalles ist für das spez. Gew. ausschlaggebend, vor allem die intakte Oberfläche. Korrosionsschichten müssen entfernt werden, aber auch die blanke Oberfläche, ja die ganze Münze kann derart porös sein, daß bis $\frac{1}{3}$ ihres Volumens aus Hohlräumen besteht, die eine genaue Bestimmung des spez. Gew. völlig verunmöglichen.

Alle Münzen wurden vor der Bestimmung des spez. Gew. elektrolytisch gereinigt; dann stimmt im allgemeinen der daraus errechnete Feingehalt nicht schlecht mit dem analytisch bestimmten. Aber auch nur, wenn der Feingehalt über 920 liegt, sonst sind die Bestimmungen unsicher. Für kleine Nominale läßt sich diese Umrechnungsmethode nicht gebrauchen, die Fehlerquellen sind zu groß.

In übersichtlichen Tabellen sind alle diese Resultate zusammengestellt, die nüchternen Zahlen lassen kaum erahnen, welch enorme Arbeit dahinter steckt. Wertvoll ist, daß Durchschnittszahlen in Gewicht und Gehalt sehr großer Mengen untersuchter Münzen vorliegen. Aber die numismatischen Rückschlüsse, die sich aus diesen technischen Daten ableiten lassen, sind leider eher bescheiden, die Resultate zu wenig beweisend, die ganze Materie noch zu komplex. Dafür sind unsere technischen Kenntnisse über antike Silbermünzen, wenn auch noch fragmentarisch, doch sehr erweitert worden, und die ganze Publikation kann als wertvolle Grundlage für weitere Untersuchungen dienen. *Bi.*

B. Svoboda — D. Cončev. Neue Denkmäler antiker Toreutik. Monumenta Archaeologica IV. Praha 1956. 172 S., 22 Lichtdrucktafeln u. 46 Textabbildungen.

In dieser von der Tschechoslowakischen Akademie der Wissenschaften herausgegebenen, gut ausgestatteten Doppelmonographie wird bei der Publikation des prachtvollen Silberhythons aus dem Ende des 4. Jhdts. v. Chr. in der Antikensammlung des Nationalmuseums von Prag durch B. Svoboda zum Vergleich des mit einer prächtigen Pferdeprotome geschmückten Silbergefäßes u. a. auch die Rückseite eines Tetradrachmons von Ainos in Thrakien herangezogen (Textabb. 21), auf der ein solches Prachtgefäß, mit Hirschprotome, vor dem Bock erscheint: vgl. J. M. F. May, Ainos, no. 362 a. Die May'sche Monographie war dem Verf. allerdings unbekannt. Auch sonst sucht er das Zeugnis der Münzen an verschiedenen Stellen seiner Beweisführung heranzuziehen. — D. Cončev bezieht sich bei der Publikation einer Goldphiale des bereits vielbeschriebenen einzigartigen Schatzes von 9 antiken Goldgefäßen, der 1949 bei Panagjurište in Bulgarien ans Licht kam und der sich jetzt im Museum in Plovdiv befindet, auf Pausanias' Bericht über eine ähnlich mit Negerköpfen verzierte

Phiale in der Hand der Nemesisstatur des «Agorakristos» (sic) Paus. I, 33, 3 und zeigt das vermeintliche Bild dieser rhamnusischen Nemesisstatur auf dem bekannten kyprischen Paphosstater des Brit. Museums (in Textabb. 11). Dem Verf. ist es offenbar unbekannt, daß dieses oft zitierte Münzbild nach neueren Forschungen (vgl. H. A. Cahn, Naxos, S. 8; P. Jacobsthal, Greek Pins, S. 56–57) mit jener attischen Statue in Rhamnus nichts zu tun hat, sondern die paphische Aphrodite darstellt. *W. Schw.*

Reinhard Herbig. Aes signatum. In: Mitteilungen des Deutschen Archäolog. Instituts, Römische Abteilung, Bd. 63, 1956, S. 1–13 mit Taf. 1–7.

Der Verfasser versucht den bisher ungelösten Problemen der römischen Bildbarren, dieser «seltsamen Gebilde», auf rein kunsthistorischen Wegen näherzukommen. Zunächst neigt er einer Erklärung des Aes signatum als «Münzmetallbarren» zu, im Gegensatz zu der meist angenommenen als «für den Kurs bestimmtes Geld, also Münze»; er sieht daher in ihnen «durch ihr Bildwerk ausgewiesene Produkte bestimmter, Gehalt und Gewicht garantierender Münzstätten» — ohne allerdings irgendwie auf der Richtigkeit dieser möglichen Erklärung insistieren zu wollen. — Dann durchmustert er, einer Anregung K. Reglings folgend, die neun Typen der Barren zum Zwecke stilkritischer Sicherung der Erkenntnis, daß ihre Bilder — im Kontrast zum typisch italisch stilisierten Schwergeld — dem griechisch-hellenistischen Kunstmilieu entstammen und ihre Interpretation «vor den Hintergrund . . . der Hellenisierung Mittelitaliens und Roms gestellt werden muß».

Es würde hier zu weit führen, H.s Durchmusterung der in drei Gruppen — Tierbarren, Götterattributbarren und Waffenbildbarren — eingeteilten Typen des Aes signatum und ihre teilweise historisch-politische Interpretation (Gruppe 1) im einzelnen zu referieren. Er kommt zum Resultat, daß das Bildrepertoire, in einheitlich großgriechischem Stil modelliert, «im frühen Hellenismus, der ersten Hälfte des 3. Jahrhunderts entstanden, aber doch ein ganzes Stück weiter hinabreichen» muß, und beantwortet die alte Frage nach dem vermutlichen Herstellungsort mit Rom selbst, damals einer «hellenisierten italischen Stadt» (Axel Boëthius). *W. Schw.*

Günter Fuchs. Zur Baugeschichte der Basilica Aemilia in republikanischer Zeit. Mitt. d. Deutschen Archäolog. Inst. Röm. Abt., Bd. 63, 1956, S. 14–25 mit 5 Abb. und 1 Münztafel.

Die neuen Ausgrabungen an der «einzig erhaltenen unter den frühen Marktbasiliken Roms» und die Veröffentlichung ihrer Resultate in den Not. d. Sc. 73, 1948, 111 ff. durch G. Carettoni erlauben es dem Verf., der Baugeschichte der Basilica Aemilia in republikanischer Zeit, in Ver-

bindung mit den historischen Quellen, näher nachzugehen, als dies bisher möglich war.

Dabei zieht er mit gutem Erfolg auch das Zeugnis des Rückseitenbildes des unter M. Aemilius Lepidus um 60 v. Chr. geprägten Denars mit der Inschrift AIMILIA REF(ecta) heran. Die Inschrift deutet auf Reparaturarbeiten am Basilicabau hin, die bereits ca. 20 Jahre zuvor, unter M. Aemilius Lepidus, 80–78 v. Chr., stattgefunden hatten und bei denen u. a. — nach Plinius nat. hist. 35, 13 — auch Schilde mit Bildnissen der Vorfahren des Consuls („clipei“) am Bau angebracht worden waren. Sie sind deutlich auf dem Münzbild erkennbar. Das vom Stempelschneider in schematischer Weise und in verfehlter ‚Perspektive‘ wiedergegebene Münzbild des Gebäudes erlaubt dem Verf., im Zusammenhang mit den Grabungsergebnissen, einen Rekonstruktionsversuch des Aufbauschemas der Basilika nach der Reparatur von 80–78 v. Chr. in Abb. 4 bis 5 vorzulegen. *W. Schu.*

Helga von Heintze. Studien zu den Porträts des 3. Jahrhunderts n. Chr. I–II. Röm. Mitteil. Vol. 62, 1955, S. 174–184, Taf. 65–69 und Vol. 63, 1956, S. 56–65, Taf. 21–32.

«Vor jedem Porträt versuche ich nur mit Hilfe der Münzbildnisse und historischen Quellen die Identifizierung der Porträtierten vorzunehmen, unbeeinflusst von der Meinung anderer.»

So formuliert die Verf., die einfache, aber ergebnisreiche Methode ihrer mit den oben genannten beiden Aufsätzen eingeleiteten bedeutsamen Porträtstudien. In der ersten behandelt sie — ausgehend von einem bisher wenig beachteten Knabekopf der Ny Carlsberg Glyptotek in Kopenhagen — die Abfolge und den stilistischen Wandel der zahlreichen uns erhaltenen, von der Verf. aufs neue kritisch untersuchten Bildnisse des Gordianus III., vom jugendlichen Caesaren an bis zu drei klar voneinander geschiedenen Gruppen von Kaiserporträts aus den 6 Jahren seiner Regierung von 238–244 n. Chr. — stets unter sorgfältiger Heranziehung der Münzporträts.

Die zweite Studie behandelt mit der gleichen auf den Münzbildern fußenden Methode zunächst die Bildnisse des ersten Illyriers auf dem Kaiserthron, des nach nur zweijähriger Regierungszeit im Kampfe gegen die Goten 251 gefallenen Trajanus Decius, sowie die seines Nachfolgers, Trebonianus Gallus. Das bedeutsamste Resultat dieses zweiten Aufsatzes ist aber wohl die Identifizierung des einzigen erhaltenen stadtrömischen Bildnisses des Gordianus I. in einem großartigen Kopf in Castle Howard in England, u. a. mit Hilfe einer sorgsam analysierten Münzbildnisse. Auf Grund der Ähnlichkeit mit dieser nun erkannten Büste des Vaters und wiederum durch Vergleich mit den Münzporträts wird dann abschließend in einem capitolinischen Kopf der Sohn, Gordianus II., erkannt. Das hagere Ge-

sicht des Vaters und die volleren Kopfformen des Sohnes, mit der steileren Stirn und der vortretenden Unterlippe, die als die wesentlichsten Unterscheidungsmerkmale der sonst ja nahezu identischen Münzbilder galten, werden nun durch die Charakteristika der beiden neu erkannten Porträtbüsten voll bestätigt. *W. Schu.*

Jean Gricourt. Les événements de 289–292 en Gaule d'après les trésors de monnaies. Revue des Etudes Anciennes 56 (1954), 366.

L'auteur passe en revue les trésors monétaires enfouis dans les premières années du règne commun de Dioclétien et de Maximien Hercule. Leur grand nombre et leur répartition semblent indiquer des événements guerriers au nord de la Gaule auxquels les sources ne font qu'une faible allusion: l'invasion de Carausius, le déploiement de ses forces sur une grande partie du territoire de la Gaule et l'échec de Maximien dont la flotte fut détruite par une tempête. Seule l'arrivée de Constance en 293 et son action immédiate firent arrêter le danger et reculer l'usurpateur en Bretagne. *H. C.*

Peter Robert Franke. Die römischen Fundmünzen aus dem Saalburg-Kastell. Vorbericht. Saalburg-Jahrbuch XV, 1956, S. 5–28 mit 3 Übersichtstabellen und 4 Abbildungen.

Im Zuge der kritischen Neuaufnahme der in Deutschland gefundenen Münzen römischer Zeit wurde im Frühjahr 1955 auch die Bearbeitung der auf der Saalburg bei Homburg im Taunus und im Bereich des Taunuskastells Zugmantel gefundenen nahezu 5300 römischen Münzen durch den Verf. (gemeinsam mit Dr. H. Kühmann und unter der Leitung von Dr. K. Kraft, München) in Angriff genommen.

Dieser Vorbericht ist übersichtlich in 6 Abteilungen gegeben, deren Titel hier die Gründlichkeit der geleisteten Arbeit andeuten: I. Forschungsstand und Neubearbeitung 1955. II. Die vorläufigen Ergebnisse. III. Die Datierung des Erdkastells und die Errichtung des Stein-Holz-Kastells. IV. Zusammenfassung. V. Bisher unbekannte Typen und Varianten. VI. Bisher unveröffentlichte Neufunde.

Zur Beleuchtung der bedeutungsvollen Ergebnisse der ersten sachkundig durchgeführten Neuuntersuchung der Fundmünzen dieses altbekannten Fundortes (aus einer Zeitspanne von ca. 175 Jahren) sei hier hervorgehoben: Neudatierung der Zerstörung des Erdkastells erst nach 135–136 n. Chr. (nicht wie bisher vielfach angenommen schon 121–122 n. Chr.); erneute Zerstörung unter Severus Alexander 232–233 und letzter Wiederherstellungsversuch unter Maximinus Thrax; endgültiger Fall des Kastells spätestens 253 n. Chr. — Die überwiegende Mehrzahl der bisher unbekannt Typen und Varianten ist nach vorzüglichen Fotos zur Abbildung gekommen —

alle sind in einem gut organisierten Verzeichnis beschrieben. *W. Schw.*

Peter Franke und Harald Kütbmann. Zu den römischen Münzfunden von Mainz. *Mainzer Zeitschrift* 50, 1955, S. 117–119.

Berichtigungen zu Bestimmungen dreier in und bei Mainz seit 1950 gemachten und schon früher durch G. Behrens (†) in verschiedenen Zeitschriften publizierten Schatzfunden römischer Denare und Bronzemünzen der Kaiserzeit. Ferner Veröffentlichung von 7 in letzter Zeit bei Bauarbeiten im Gebiet von Mainz gefundenen Einzelstücken. An den von Behrens angesetzten Vergrabungsdaten der Schätze wird durch diese Korrekturen nichts geändert. *W. Schw.*

Ulla S. Linder Welin. Graffiti on Oriental Coins in Swedish Viking Hoards. *Vetenskaps-samfundets i Lund årsberättelse 1955–56*, III, S. 149–171 mit 40 Abbildungen.

Die interessanten Beobachtungen und wichtigen Schlußfolgerungen, die die Verf. einem in der Numismatik nur selten beachteten Sondergebiet widmet, sind ein Resultat der schon an anderer Stelle berührten Vorarbeiten zur Publikation der wikingerzeitlichen Münzschatze Schwedens im Stockholmer Kgl. Münzkabinett durch ein internationales numismatisches «Arbeits-team». Die Arbeit behandelt die zuweilen vorkommenden Einritzungen auf arabischen Dirhems aus den ältern dieser Schätze, von denen die Verf. hier 40 Beispiele aus 17 der von ihr bereits untersuchten ca. 200 Schätze und kleineren Funde gesammelt und zusammengestellt hat. Sie ordnet die Einritzungen in 6 Gruppen nach ebensoviel denkbaren Deutungsmöglichkeiten. Unter diesen Erklärungsmöglichkeiten sind — neben den so häufigen einfachen Prüfungsritzungen zur Untersuchung des Metalles (tests), Vorritzungen für beabsichtigte Teilung der Münzen in Hälften, Drittel, Viertel etc. und eingeritzten Besitzerzeichen — vor allem die magischen und religiösen Symbole sowie die mit künstlerischen oder spielerischen Absichten vorgenommenen Ritzzeichnungen von großem wissenschaftlichem Interesse. Es seien davon nur zwei vermutlich bereits im Orient eingeritzte arabische Segensformeln, die nordischen Runeninschriften magischen Inhalts und dann die Ritzzeichnungen von Thors-hämmern, Hakenkreuzen, Kreuzen, Pfeilen und Bögen sowie einer Standarte (?) genannt, nicht zu vergessen die höchst lehrreichen spielerischen Ritzzeichnungen eines Segel- und eines Ruderbootes der Wikingerzeit.

Die Untersuchungen sind mit größter Sorgfalt und mit Hilfe eines speziellen, mit Lichtquelle konstruierten Vergrößerungsglases durchgeführt. Die vorzüglichen, teilweise bis zu fünffacher Größe wiedergegebenen Originale, oder Originalausschnitte, sowie die sorgfältige zeichnerische Darstellung der besprochenen Einritzungen und

die mit aller Vorsicht unternommene Interpretation dieser «numismatischen» Zeugnisse individuellen Lebens aus der Wikingerzeit werden gewiß auch jeden Laien auf dem in Europa so exklusiven Gebiet der orientalischen Münzkunde aufs höchste interessieren. *W. Schw.*

J. D. A. Thompson. *Inventory of British Coin Hoards A. D. 600–1500.* Royal Numismatic Society Special Publications No. 1, 1956. (University Press, Oxford). XLIX, 165 pp., 2 maps, 24 (and 1) plates.

Dieses Inventar gibt der im einzelnen ja auf bekannter wissenschaftlicher Höhe sich bewegendem Erforschung und Auswertung der mittelalterlichen Münzfunde in England, Schottland und Irland ein ausgezeichnetes Werkzeug in die Hand. Es gestattet die Vergleichung von Funden ohne das zeitraubende Nachschlagen der weit zerstreuten Einzelpublikationen und bietet eine bequeme Übersicht über die geographische Verteilung der Funde.

Den Ausdruck «hoard» darf man nicht pressen; es sind Funde von ganz wenigen Stücken verzeichnet, mit Recht, denn erstens steht die ursprüngliche Anzahl nicht in allen Fällen fest, und zweitens stellen einige wenige Gold- oder auch Silbermünzen für die frühen Zeiten wirklich einen «hoard», einen Schatz dar. Eine dem geschichtlichen Ablauf folgende Einleitung macht uns mit den Münzsorten bekannt, die die Fundinhalte bilden, mit ihrem Auftreten, ihrem Umlaufgebiet und ihrer Umlaufzeit, ebenso mit den Vergrabungsumständen, den Einwirkungen der nordgermanischen Invasionen, der inneren Geschichte, den Handelsbeziehungen zum Festland. Nichtenglischen Lesern ist allerdings anzuraten, bei der Benützung des Werkes wenigstens für das 7. bis 11. Jahrhundert eine Geschichtstabelle und die Stammtafeln der einzelnen Königreiche zur Hand zu nehmen.

Das Inventar selbst ist alphabetisch nach Fundorten angelegt. Bei der meist langen Umlaufzeit der Münzen wäre eine Einteilung selbst in größere Zeitperioden nicht möglich gewesen, und eine geographische Anordnung hätte Zusammengehöriges getrennt. Unter jedem Fundort werden, soweit möglich (und es war dies in den allermeisten Fällen möglich) angegeben: das Jahr (Monat, Tag) der Auffindung, der Totalbestand, der Fundinhalt im allgemeinen, die Zeit der Vergrabung oder der sonstigen Verbergung. Dann folgen das bis ins einzelne gehende Fundinventar, die Literatur und, soweit bekannt, die Schicksale des Fundes. Register der Münzherrn, der einheimischen und fremden Münzstätten, der Verteilung der Funde auf die einzelnen Jahrhunderte und der Verfasser der zitierten Schriften erleichtern die Benützung des Werkes. Die Tafeln enthalten Abbildungen von Münztöpfen und von Schmucksachen, die den Funden beigemischt waren.

Schweizerische Leser mag besonders interessieren, daß als einzige Münze aus heute schweizerischem Gebiet ein Tremissis von Sedunum aus dem 7. Jahrhundert vorkommt, und zwar im Fund von Sutton Hoo, 1938, zusammen mit weiteren 39 merovingischen Tremissen, und daß, im Gegensatz zu norddeutschen, ostelbischen und skandinavischen Funden, die Denare des 10.–11. Jahrhunderts von Basel und Zürich gänzlich fehlen; Straßburger Denare des letzten Karolingers im Osten, des Königs Ludwig IV. des Kindes (899–911) kommen in zwei Funden vor, ein zwischen Arles und Konstanz strittiger CONSTANTINA-Denar einmal. *F. Bdt.*

Fritze Lindabl. Om Mønter og Medailler som Bygningsofre. In: «Fra Nationalmuseets Arbejds-mark» 1956, S. 93–102 mit 7 Abbildungen.

Die Verf. behandelt hier in ebenso anregender wie gründlicher Weise die noch wenig erforschte Sitte, Münzen und Medaillen in die Grundsteine oder an anderen Stellen von Bauwerken, zuweilen auch in Denkmalssockeln, niederzulegen. Ausgehend von in vorgeschichtlicher Zeit vorkommenden apotropäischen Bau«opfern» (Vergrabung von Tier- oder Menschenopfern, von symbolischen Baugeräten, Perlen, Muscheln usw.), gibt die Verf. einen kurzen Überblick über die jene primitiven Gebräuche ablösenden frühesten uns bekannten Bauwerks-Geldopfer: aus Ephesus (Artemistempel) um 600 v. Chr., aus Persepolis 516 v. Chr., Sardes, Priene usw. — Von der Antike geht sie schnell zur Renaissanceperiode über, der Zeit, in der Papst Paul II., wie ihm einer seiner Feinde nachsagte, unzählige Mengen von Gold-, Silber und Bronzemünzen samt Medaillen mit seinem Porträt in Bauwerksfundamenten niederlegte. — Am eingehendsten behandelt die Verf. dann die dänischen Bauopfer, vom frühesten Mittelalter, der Zeit König Hardeknuts, ca. 1040, an bis zur jüngsten Niederlegung in einer Kopenhagener Schule im Juni 1956, und zeigt dabei, wie diese Bau- und Grundsteingeldopfer oft zur Datierung mittelalterlicher Bauwerke, vor allem Kirchengebäuden, beigetragen haben. Die vorzüglichen Illustrationen machen die Lektüre des unterhaltend geschriebenen Aufsatzes besonders reizvoll. *W. Schw.*

Lars O. Lagerqvist. Mynthistoria och Svenska myntnominaler; *Alf Grabe,* Myntprägling. In: «Metallen» (utgivna av Svenska Metallverken) III, 1956, S. 2–29 mit 47 Abbildungen und einer farbigen Faltheilage.

In der reich illustrierten Zeitschrift der Schwedischen Metallwerke gibt Lagerqvist — Amanuens am Kungl. Myntkabinett, Stockholm —, nach einer kurzgefaßten Einleitung über den Ursprung der Münze, Münzmetalle und Prägemethoden, einen anschaulichen Überblick über die schwedische Münzgeschichte mit instruktiver Tabelle

(S. 15) über die schwedischen Münzstätten und ihre Prägeperioden. Eine auf so kleinen Raum zusammengedrückte, eine große Zahl sonst schwer zugänglicher Fakten sorgfältig einbeziehende, zuverlässig bearbeitete Darstellung ist wohl noch an keiner Stelle veröffentlicht worden. Es ist zu hoffen, daß diese alles Wesentliche klar disponiert herausstellende «Kurzgeschichte» des schwedischen Münzwesens nicht nur bei den Lesern der Zeitschrift der schwedischen Metallwerke, sondern auch in numismatischen Kreisen, vor allem bei den zahlreichen Sammlern der schwedischen Prägungen, das Interesse für die historischen Hintergründe der Münzprägung neu beleben wird, zumal dem Aufsatz auch eine Literaturliste von 23 Nummern beigegeben ist (S. 23 bis 24); und hierzu wird gewiß auch das alphabetische Münznamenverzeichnis (S. 24–29) beitragen, das zu jedem in Schweden vorkommenden Nominal dessen kurzgefaßte Geschichte, die Erklärung seines Wertes und genaue Gewichte angibt. Nicht am wenigsten wird indessen den Leser die eigenartige Faltheilage des Aufsatzes in Erstaunen versetzen, die ihm die größte und schwerste Kupfermünze der Welt, die berühmte uns nur in 3 Exemplaren erhaltene 10-Taler-Platte von 1644 (Gewicht 19,7 kg), in Originalgröße und in farbiger Reproduktion nach dem Bondeschen Exemplar auf Schloß Ericssberg südlich von Stockholm vorführt. — Die gleiche Nummer der Zeitschrift «Metallen» enthält (S. 2–9) auch eine reich illustrierte Schilderung der technischen Vorgänge bei der Prägung von Münzen und Medaillen durch Alf Grabe, den früheren Münzdirektor am Kgl. Münz- und Justierungswerk, Stockholm. *W. Schw.*

Jean Lafaurie et Pierre Prieur. Les monnaies des Rois de France. T. 2: François Ier à Henri IV. Paris, Émile Bourgey, et Bâle, Monnaies et Médailles S.A. 1956. 175 pp. pll. XXXI–LXI.

Der vorliegende Band dieses großen, mit reichlichem Kommentar versehenen Katalogwerkes umfaßt eine der bewegtesten Perioden der Geschichte Frankreichs: aus den Kämpfen der Glaubensparteien und der Hof- und Adelsfaktionen erhebt sich die gefestigte absolute Monarchie des Bourbonen Heinrich IV. Die Münzprägung, insbesondere seit dem Tode Heinrichs II. (1559), spiegelt die politischen Ereignisse wider. Wenn z. B. Heinrichs Nachfolger zu Beginn ihrer Regierung, Franz II. (1559–1560) sogar während seiner ganzen Regierung, die Münzen ihrer Vorgänger einfach weitergeprägt haben, so ist diese Anomalie gewiß z. T. auf administratives und technisches Versagen der Münzverwaltung zurückzuführen, aber im Fall Franz' II. und Karls IX. spielt doch wohl die prekäre Stellung dieser jugendlichen und unfähigen Könige zwischen den Parteien der Guise und der Bourbonen dabei eine Rolle. Der mit dem Glaubenskampf Hand in Hand gehende und als solcher drapierte Aufstand

der großen protestantischen Herren gegen die Krone hat seine monetären Zeugnisse hinterlassen in den Prägungen, unter königlichem Stempel, in den von ihnen eröffneten Münzstätten Orléans, Montauban, Montélimar und Livron. Im Krieg der Ligue seit 1589 wechseln viele Münzstätten ihre Herren, oder sie werden aus gefährdeten Städten an andere Orte verlegt, oder es werden für den Bedarf der kriegführenden Parteien behelfsmäßige Münzstätten eingerichtet. Die Eroberung des Königreiches durch Heinrich IV. läßt sich sehr schön aus der Karte der Münzstätten (S. 123) ablesen. Seit 1594 prägt auch Paris für ihn.

Soweit die politischen Aspekte. Auf monetärem Gebiete sehen wir folgendes: Franz I. übernimmt im allgemeinen das Münzsystem seines Vorgängers Ludwig XII. mit leichter Verschlechterung des Ecu d'or, des Testons und des Grand Blanc. Eine Reform erfolgt unter Heinrich II. im Jahr 1550; der Ecu d'or wird durch den schweren Henri d'or ersetzt, auf dem wie auf seinen Doppel- und Halbstücken erstmals das Königsbildnis erscheint. Unter Karl IX. tritt 1575/76 als neue Silbermünze der Franc d'argent auf, der die Livre tournois und somit ein Drittel des wiederhergestellten Ecu d'or darstellt. Nach dem Sieg über die Ligue ordnet Heinrich IV. auch die Münzverhältnisse. War seine Verrufung der Münzen des Gegenkönigs Karl (X.), Kardinal von Bourbon, 1590 als politischer Schlag gegen diesen und die Liga der Guisen gedacht gewesen, so wurde bis 1595 durch die Schließung von anderthalb Dutzend Münzstätten und durch Verurteilung und Devaluation der Umlauf der geringhaltigen Scheidemünze eingeschränkt. Die durch den steigenden Edelmetallpreis bedingte Kurs-erhöhung der goldenen und der groben Silbermünze mußte der König, mit nur teilweisem Erfolg, gegen den Widerstand des Parlaments von Paris durchsetzen. Die autonome Prägung für Navarra und Béarn wurde, unter Beibehaltung der lokalen Typen, in das französische Münzsystem eingegliedert.

Die Münzbeschreibung folgt den im 1. Bande angewendeten Grundsätzen: Anordnung innerhalb der einzelnen Regierungen wo nötig nach münzpolitischen Abschnitten, dann nach Nominalen, innerhalb dieser nach Typen, aber unter Verzicht auf die Aufführung kleinster Stempelvarianten. Zu jedem Typus werden die Münzstätten und die Prägejahre genannt. Die dem Katalogteil jeder Regierung vorangestellten Verzeich-

nisse der Münzstätten und ihrer Münzmeister konnten dank den reichlicher fließenden archivalischen Quellen in diesem Bande inhaltsreicher gestaltet werden. Die Münztafeln sind ausgezeichnet; flauere Abbildungen wie auf den ersten Tafeln des 1. Bandes finden sich hier nicht mehr.

F. Bdt.

Kurt Jaeger. Die deutschen Reichsmünzen seit 1871. 3., ergänzte und erweiterte Auflage. Basel. Münzen und Medaillen A.G. 1956.

Dieses bequeme und für den Sammler deutscher Reichsmünzen unentbehrliche Vademecum enthält vermehrte Tabellen der geprägten Sorten mit Prägezahlen, und nun auch die Probemünzen (soweit z. Z. erfaßbar), die Prägungen für das Protektorat Böhmen und Mähren und natürlich die seit der 2. Auflage (1948) hinzugekommenen Gepräge. Auch der kunsthistorisch interessierte Benutzer kommt namentlich bei der Betrachtung der Probemünzen auf seine Rechnung; wir nennen z. B. die Versuche, für die Münzen des Kaiserreiches bis zum Einmarkstück das Schema Wertbezeichnung/Reichsadler zu lockern oder gar zu überwinden. Aus dem Anfang des 20. Jahrhunderts liegen Versuche vor, die man sich für eine Schau der Kunst und des Kunstgewerbes des Jugendstils merken wird. Eine ebenso interessante wie ergötzliche Bilderserie ergäbe die Zusammenstellung «Aquila (teutonica) in nummis».

F. Bdt.

A. Platbārzdīs. Die Münzen und das Papiergeld Estlands, Lettlands und Litauens. Neue ergänzte Auflage mit 30 Abbildungstafeln. Stockholm 1957, M. C. Hirsch A.G., Numismatische Abteilung. V + 202 S., 30 Tafeln, Schw. Kr. 60.—

Dieses für sein Gebiet grundlegende Werk ist jetzt im Verlag der Stockholmer Firma M. C. Hirsch A.G. in einer vielfach ergänzten und verbesserten, vor allem aber nun mit 30 ausgezeichneten Abbildungstafeln ausgestatteten vierten Auflage erschienen. Bei einem so exklusiven Stoff, wie ihn das Geld der drei baltischen Staaten darstellt, verbürgt bereits diese erstaunliche Tatsache die Gediegenheit des das Gesamtgebiet nun endgültig erschöpfenden Buches. Die Tafeln bringen sämtliche im Buche beschriebenen Münztypen in Originalgröße sowie alle Papiergeldscheine — mit ganz wenigen verständlichen Ausnahmen — durchgehend im Maßstab 1 : 3 in bemerkenswert klaren Abbildungen zur Darstellung. *W. Schw.*